

» Opera in de kijker

## Lodewijk Mortelmans' opera *De kinderen der zee* in De Munt

De mosselen zijn aan wal! Op 22 en 24 november 2020 brengt De Munt in Bozar twee concertante uitvoeringen van Lodewijk Mortelmans' enige opera *De kinderen der zee*, en dit honderd jaar na de creatie op 27 maart 1920 in de Koninklijke Vlaamse Opera in Antwerpen.

De uitvoeringen worden gedirigeerd door chef-dirigent Alain Altinoglu die bijzonder enthousiast is over Mortelmans' partituur.

Zijn aandacht werd op Mortelmans' opera gevestigd door trompettist Manu Mellaerts die hem de excellente cd-opname met fragmenten uit de opera bezorgde. Deze bijzonder opname, met o.a. Liesbet De Vos en Werner Van Mechelen en de Württembergische Philharmonie Reutlingen, gedirigeerd door Dirk Vermeulen, verscheen op het label Phaedra.



Deze uitvoeringen door de Munt worden zonder twijfel een evenement van eerste orde, ook al omdat er voor deze gelegenheid een nieuwe partituur wordt aangemaakt en men een cd-opname van het volledige werk plant. In de volgende maanden houden we u dan ook graag op de hoogte en willen we u uitgebreid informeren over Mortelmans' opera.

Hieronder bezorgen we u een historische tekst die in 1901 werd gepubliceerd in *Le Matin* over het libretto van Rafaël Verhulst (1866-1941). De tekst van Verhulst was in 1900 door de stad Antwerpen bekroond in de 'Wedstrijd van tooneelletteren' en er werd toen al aangekondigd dat Lodewijk Mortelmans op dit libretto een opera zou componeren.

**Rafaël Verhulst – *De Kinderen der Zee*, dramatisch zangspel in drie bedrijven. Antwerpen, L.H. Smeding, 1901.**

Nous avons apprécié ici même le premier accueil de M. Rafaël Verhulst, et montré tout le charme simple et pénétrant de ces impressions recueillies en pleine nature, « le long des haies vertes », de ces croquis dessinés d'une main alerte et revêtus de teintes vives et légères. Aujourd'hui nous saisissons avec joie l'occasion d'attirer encore une fois l'attention du public sur ce vrai poète, qui vient de publier une œuvre nouvelle, *Les enfants de la Mer*, couronnée naguère dans un concours officiel.

Ce poème a pour mérite premier et principal d'être absolument ce qu'il fallait qu'il fût: un drame lyrique. Le pathétique de l'action y est soulevé d'un souffle poétique qui ennoblit les détails familiers et les personnages d'humble condition.

La scène se passe sur la côte de Flandre, au dix-septième siècle. Peu importe, du reste, le moment précis. Nos simples et rudes populations maritimes n'ont guère changé. Sauf quelques nuances, les pêcheurs de la West-Flandre sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a trois cents ans: courageux, honnêtes, doués de toutes les vertus familiales, capables de tous les dévouements, naïvement pieux et portés à la superstition. Combien de temps encore resteront-ils ainsi? la civilisation contemporaine triture, rabote et lamine très rapidement les hommes, effaçant les différences de races, de religion et de culture pour produire quelques types universels: l'ouvrier d'usine en bas, le brasseur d'affaires en haut, tous vêtus de même, parlant de même, ayant les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes vices, tous faisant les mêmes gestes rapides en vue des mêmes jouissances matérielles – tout américains.

Ivo Marien, le plus beau et le plus hardi des pêcheurs de la côte, aime Stella, la jolie pêcheuse de crevettes, qui lui a donné son cœur. Mais une fatalité héréditaire pèse sur les Marien. A peine ont-ils pris femme qu'ils périssent en mer, sans avoir pu embrasser leur premier-né. C'est ainsi qu'a péri le père d'Ivo. Sa femme, Gertrude, a reçu la nouvelle de son naufrage et de sa mort, le jour même où elle mettait au monde deux fils jumeaux. L'un d'eux, Bert, bravant les sinistres prédictions, s'est marié, et Ivo, malgré les avertissements d'un vieux pêcheur, qui joue dans la pièce le rôle de la Cassandre antique, va suivre son exemple. Mais on attend le retour de Bert, dont la femme vient d'accoucher.

Le jour se lève dans un ciel sans nuages, la mer bleue moutonne doucement, apportant sur le sable d'or du rivage une légère écume d'argent. A l'horizon paraissent les voiles blanches de la petite flottille. Une parque manque, une seule, celle de Bert Marien. Elle s'était un peu écartée des autres. Or, pendant la nuit, le vieux gardien du phare est mort subitement, le feu s'est éteint, et, dans l'obscurité, la barque s'est brisée sur un écueil. L'équipage est sauvé, Bert seul a péri, victime de la fatalité.

Voilà Ivo placé dans l'alternative de renoncer à Stella ou de renoncer à la mer. Mais il a vingt-cinq ans, et il est bien tard pour apprendre un nouveau métier. Que faire d'ailleurs? Pousser la charrue à travers le sable ou l'argile, s'enterrer dans les abîmes noirs d'une mine de charbon, s'enfermer dans un atelier sombre et fétide? Garder les troupeaux lui irait peut-être mieux: comme le pêcheur, le berger est un errant et un rêveur. Mais non, son véritable troupeau à lui, ce sont les vagues, les vagues floconneuses et blanches d'écume; loin de la mer, il aspirerait vers les divins flots salés comme le poisson qui halète et pantèle sur le rivage.

Comme le dit Petrus, le vieux loup de mer:

Le pêcheur a toute sa vie au cœur un amour fidèle. Ce qu'il aime, ce qu'il adore par-dessus tout, c'est l'océan montueux.

La chaîne des dunes avec leurs monticules pelés, leurs sommets sablonneux et arides, voilà les riants parterres qui enchantent ses yeux.

Sur la mer, il est roi; son palais, c'est l'étroite cabine; son royaume, c'est le ciel étoilé sur sa tête et la mer houleuse sous ses pieds.

La voile se gonfle et se tend, les bordages craquent; les ailes déployées, il vole sur la crête des vagues hautes comme des cathédrales.

La chanson qui le berce le plus doucement, c'est le clapotis des lames rageuses qui déferlent sur les écubiers; sa poitrine se dilate pour aspirer largement le vent salé qui le pénètre de ses effluves saumâtres.

Son regard aime à embrasser l'espace jusqu'au point où les vagues se confondent avec les nuages; il s'irrite des bornes étroites où l'enferme le rempart des arbres et des toits.

Il ne se bouche l'oreille ni aux plaintes du vent, ni aux hurlements de la tempête. Dans la joie ou la tristesse, dans le bonheur ou le malheur, la mer, toujours la mer!

Mais tout s'arrange. Un soupirant éconduit par Stella, le pêcheur Bolten, à qui, dans un accès de jalousie, Ivo a failli servir un coup de couteau, se trouve être un grand cœur. Nommé gardien du phare en remplacement du vieillard qui vient de mourir, il cède sa place à Marien et retourne à sa barque.

Les deux jeunes gens se marient, la fatalité semble désarmée, et Ivo se prépare, confiant et joyeux, à embrasser l'enfant dont Stella lui annonce en rougissant la venue prochaine.

Mais une tempête épouvantable éclate pendant que toute la flottille est en mer. Seuls trois pêcheurs sont restés. Ils mettent à flot un canot de sauvetage pour aller au secours de Bolten, dont la chaloupe vient d'avoir son mât brisé par la foudre et flotte désemparée, sur le point de périr. Il faut un quatrième rameur. Stella se présente. En vain on s'efforce de la retenir, la reconnaissance parle plus haut que la prudence et que la raison. Elle ne laissera pas périr sous ses yeux l'homme généreux à qui elle doit son bonheur.

Il faut bien l'avouer, malgré la sublimité de l'action, elle a pour nous quelque chose de choquant dans l'état actuel de nos mœurs. Nous éprouvons une sensation pénible à l'idée de cette femme enceinte qui enjambe le bordage d'un canot et rame éperdument, secouée, ballottée par une mer démontée et tumultueuse. Mais, si Stella n'était pas enceinte, il n'y aurait pas de pièce, et si elle ne se dévouait pas, il n'y aurait pas de pièce non plus. Il est vrai, d'ailleurs, qu'il y a quelque différence entre une pêcheuse de crevettes d'autrefois et les charmantes bourgeoises de cette aurore de siècle, élevées dans du coton, et qui n'ont pas besoin d'être enceintes pour se croire des reliques.

Ivo, qui a quitté le phare pour un moment, apprend le péril de sa femme, s'élançait à son tour avec Petrus, le vieux pêcheur, dans un canot qui est englouti par une vague furieuse. Son cadavre est rejeté sur la plage au moment même où Stella y aborde avec Bolten et son équipage qu'elle a sauvés.

Ainsi l'impitoyable "anankê" n'a point perdu ses droits et la mer, comme le vieux Saturne, vient encore de dévorer une de ses enfants.

Ce drame a des personnages d'idylle, tous bons, honnêtes, généreux, tous dignes de l'âge d'or. Pas plus dans *Les enfants de la Mer* que dans *Quentin Metsijs*, M. Verhulst ne s'est exposé au reproche s'avoir calomnié ses compatriotes. Tout drame, pourtant, suppose une lutte, et par conséquent un personnage hostile, malfaisant. Ici, le rôle de traître et rempli par un être impersonnel: c'est la mer, la sublime et cruelle mer, qui fait vivre le pêcheur et qui le tue, la mer aux douceurs perfides et aux rages furieuses. Que l'homme soit vaincu par cet antagoniste d'autant plus terrible qu'il est inconscient, c'est inévitable et fatal. Le roseau pensant, malgré des victoires temporaires, est destiné à être broyé par les forces cosmiques, qui ont pour alliées l'éternité et la mort.

... Que sert qu'on s'en défende? Quand la fosse est ouverte, il faut qu'on y descende.

Les caractères ne sont indiqués dans la pièce de M. Verhulst que d'une façon sommaire. Le drame lyrique ne s'accommode guère d'une psychologie bien raffinée. L'action, simple et forte, présente des situations pathétiques dont le musicien, espérons-le, saura tirer parti.

*Les enfants de la Mer* paraîtront probablement sur la scène l'hiver prochain. Souhaitons-leur de sortir victorieusement de cette redoutable et décisive épreuve.

L. Van Keymeulen.

Uit : *Le matin* : journal quotidien, dimanche 16 juin 1901, jrg. 8, nr. 176, p. 1